

À bout de souffle et d'arguments

Après une éclipse qui a duré environ trois mois, il refait publiquement surface à la faveur d'une «invitation» à la Télévision nationale. Au soir de mercredi dernier, il était venu débattre avec quelques journalistes, sur la chaîne A3, de la situation du pays tout en précisant qu'il ne se prêtait à l'exercice qu'en qualité de secrétaire général du RND. Glissons donc sur cette coquetterie de «casquettes» dont il s'est souvent servi toutes les fois qu'il a voulu mettre de la distance entre ses responsabilités capitales dans l'exécutif et le supposé «quant à soi» de simple militant.

En vérité, Ouyahia est apparu tel qu'en lui-même, c'est-à-dire conforme à l'image qu'a de lui l'opinion chaque fois qu'il s'est exprimé. A peine moins arrogant qu'à son habitude, le téléspectateur l'a cependant retrouvé dans son exercice favori : celui de l'esbroufe verbale comme substitut à la réponse claire.

Ainsi, en dépit des vents contraires qui font tanguer actuellement le régime, lui affirme le contraire à travers des formules lapidaires qui empêchent la contradiction de s'installer. Sans doute que sur les sujets qui fâchent et font problème dans le pouvoir, il a beaucoup plus à perdre que son alter ego du

FLN avec lequel il partage les mêmes réponses. En effet, sa qualité de Premier ministre est à l'origine de la somme de dénégations qu'il opposa aux questions. Peu scrupuleux aussi bien avec la réalité que sur les exigences de l'époque, il balaye d'un revers de la main les accusations d'échec de son intendance tout autant qu'il claironne que la crise politique n'est qu'imaginaire. Plus bateleur de foire qu'intendant avisé ni même idéologue subtil d'un parti politique, Ouyahia traîne une réputation d'intrigant. Archétype du courtisan, son renom politique du passé est en train de pâlir. N'ayant pas su transformer l'opportunité de son dernier passage à la télévision en examen de conscience, avec ce que celui-ci pouvait coûter en révisions déchirantes, n'est-il pas devenu une espèce en voie de disparition ? Car, ils sont, semble-t-il, rares ceux qui pensent que le destin politique de cet Ouyahia, usé sous le harnais de la manipulation et des basses besognes, n'est pas encore compromis.

Le crépuscule de sa carrière, imputable essentiellement à son insatiable voracité de prédateur politique, deviendra-t-il paradoxalement un atout humain pour Bouteflika lorsqu'il se décidera à annoncer quelques

réformettes ? Le scénario en trois saynètes est quelque part plausible. Sacrifier d'abord ce lieutenant de l'exécutif dont l'image est brouillée puis répudier de facto Aboudjerra et son MSP d'une alliance qu'eux-mêmes critiquent d'ailleurs et enfin réduire les exigences du FLN en matière de participation aux affaires publiques. Grâce à ce genre de ravalement d'un horizon politique devenu pesant et improductif, Bouteflika sera alors en mesure de se tourner vers les obédiences au scepticisme marqué. Mais, diront certains, comment s'y prendra-t-il pour neutraliser les lourds appareils aux mains d'Ouyahia, Belkhadem et Soltani ?

Sans doute que le FLN posera des problèmes mais ce ne sera pas le cas d'un MSP sans grande marge de nuisance ni d'un RND formaté à l'image de son secrétaire général. En clair, Ouyahia, dont l'ascension vertigineuse est étroitement liée à la parenthèse de Zeroual, n'a cependant pas acquis la réputation d'un «organique» d'appareil et encore moins celui d'un agitateur de doctrine efficace.

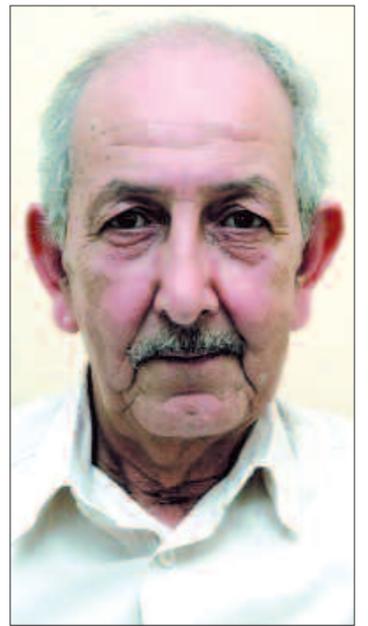
Démuni d'épaisseur dans ce domaine, il a surfé sur la vague des offres de services en sa qualité de dirigeant du RND. Plus prompt à rejoindre le camp des privilèges qu'à

marquer une quelconque différence, il n'a rien fait d'autre qu'imiter cette interface qu'est le FLN. Celui de s'imposer par l'allégeance et toute la disponibilité intellectuelle nécessaire comme une «agence» de promotion dans l'emploi politique. Rien de plus.

Cela dit, si mercredi soir, il s'est plu à infirmer les rumeurs sur sa démission, il s'est quand même gardé de dire qu'il pourrait être dégomme sans qu'il lui soit demandé son avis. Une nuance qu'il a vite fait de rattraper par une profession de foi de jésuite. «Je suis un serviteur de l'Etat et je suis fier de le faire», dira-t-il avec une pointe de lyrisme.

Décidément, «la glorieuse servitude de l'Etat» inscrite au fronton des bonnes républiques est bien malmenée sous nos latitudes. Notamment lorsqu'elle sert de rhétorique mensongère à des politiciens qui ont longtemps bafoué et la vérité et l'Etat. Sur ce sujet, Ouyahia n'a-t-il pas finalement raté l'occasion de ne pas feindre le chagrin d'un dirigeant probe ?

Lui qui a tant à se reprocher lui restait-il en fait quelques remords éthiques pour dire au moins ceci : «Comme tout un chacun, moi aussi je me suis trompé.» Or, un aveu de cette taille a toujours une conséquence exor-



Par Boubakeur Hamidechi
hamidechiboubakeur@yahoo.fr

bitante. Celle de la démission volontaire qui, comme on le sait, est inconcevable dans ce genre de servitude.

Moins fringant qu'à l'habitude, l'homme en question était mercredi à bout de souffle et d'arguments récitant comme une litanie des contrevérités du passé. Son ultime manière de faire de la résistance face à tant d'évidences accusatrices. Il sentait le bois mort.

B. H.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com
hlaalam@gmail.com

Quelques idées sur le changement pacifique et sur le danger à vouloir offrir une fleur à un policier !

Bon ! Et maintenant ? Ras Lanouf et El Briga sont aux mains de qui ? De Kadhafi ou des insurgés ?

Parce que, là, je commence un peu à fatiguer...

Des voix, parfois très usées parce que provenant de gorges très anciennes et très marquées par l'âge, appellent depuis quelques semaines à «un changement pacifique» en Algérie. Je salue cet effort. Par principe, parce qu'il faut toujours saluer un appel au changement pacifique. Surtout en plein printemps, saison qui se distingue par son soleil flamboyant, par un beau ciel bleu et par le gazouillis ininterrompu et tellement rafraîchissant de ses oiseaux. Mais en même temps, j'ai des doutes sur les chances d'aboutir d'un changement pacifique en Algérie. Peut-on sérieusement tableur sur le pacifisme d'un mouvement de contestation face à un régime qui dégage 40 000 policiers face à 40 manifestants ? Faut-il 40 000 tuniques bleues pour nous délivrer un message de paix et de transformation paisible de la société ? J'en doute. Et j'en doutais il y a quelques heures encore lorsque j'ai vu le regard pas très pacifique des troupes anti-émeutes postées à quelques centimètres seulement des mirettes d'une poignée de manifestants campant en contrebas de la présidence de la République. Dans ces yeux-là, et avec toute la bonne volonté du monde, je n'ai pas décelé de volonté évidente de répondre pacifiquement à une revendication déclinée, elle, de la façon la plus pacifique qui soit,

celle du sit-in. Allez ! Soyons concrets et prenons des exemples. Du 16 novembre au 29 décembre 1989, dans un pays qui s'appelait alors Tchecoslovaquie, eut lieu une révolution connue depuis sous l'appellation de «Révolution de velours» parce qu'elle n'occasionnât aucune goutte de sang versée. Et de cette révolution, je garde un souvenir de téléspectateur émerveillé. Des femmes offrant des fleurs à des soldats, ou les leur accrochant carrément à la boutonnière. Et ces bidasses ont accepté l'offrande. Plus près de nous, en Tunisie, et cette image-là, vous pouvez à loisir la voir et la revoir, un manifestant de la Révolution du jasmin s'est approché d'un militaire et l'a étreint, l'a embrassé. Le militaire lui a souri et lui a, à son tour, donné une franche accolade. Très honnêtement, et c'est là, justement, que réside mon pessimisme quant à l'acception que l'on peut se faire du pacifisme en Tchèque, à Tunis ou à Alger, je serais en sit-in à quelques mètres de la Présidence algérienne, j'hésiterais longtemps, très longtemps, à offrir une fleur à un flic. Je ne sais pas vraiment pourquoi, c'est peut-être à cause du regard, de la position des doigts sur la crosse du fusil, de la manière de tenir le bouclier, ou tout simplement parce que plus haut, dans le Palais, je n'espère plus depuis longtemps voir enfin installer un homme de la stature de Vaclav Havel, un poète-dramaturge dont toute la vie a été un combat pour le pacifisme. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

